

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
; ; six mois, 14 ; ;  
; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 27 Juillet 1867.

Elections des 3 et 4 août 1867.

### CONSEIL GÉNÉRAL,

Canton de Roubaix - Ouest.

CANDIDAT :

M. le comte MIMEREL, sénateur, conseiller sortant.

Canton de Roubaix - Est.

CANDIDATS :

M. A. DELFOSSE, vice-président de la caisse d'épargne, membre de la Chambre consultative.

M. PIERRE CATTEAU.

### CONSEIL D'ARRONDISSEMENT.

Canton de Roubaix - Ouest

CANDIDATS :

M. J. RENAUX-LEMERRE, adjoint au maire de la ville de Roubaix, vice-président de la commission des hospices.

M. A. SIOEN-PIN, membre du Conseil municipal.

### BULLETIN.

On parle plus que jamais de la question du Schleswig-Holstein qui est à l'ordre du jour depuis bientôt trois ans. M. de Bismarck veut aller sûrement, marche lentement, peut-être espère-t-il laisser l'attention de l'Europe qui depuis si longtemps, est fixée sur le Danemark. S'il en est ainsi, les journaux prussiens servent mal sa politique. Tous les jours ils contiennent des aveux d'une naïveté qui attire malgré soi l'attention. Hier, la Gazette de l'Allemagne du Nord croyait savoir que les tentatives faites en vue de provoquer l'intervention de l'Europe dans la question du Schleswig sont le fait du

Danemark. » Nous croyons sans peine qu'elles ne sont pas le fait de la Prusse. Que veut-on en effet ? On veut substituer à l'intervention dangereuse d'une seule puissance l'intervention collective de l'Europe : intervention au détriment du plus fort, en faveur du plus faible, intervention critiquée par la Prusse, demandée par le Danemark.

Le Danemark a le droit de la solliciter ; la Prusse n'a pas celui de la refuser. Dans la dernière question, qui a failli mettre l'Europe en feu, la Prusse n'a-t-elle pas accepté la conférence de Londres ? C'est, paraît-il, cette même conférence de Londres que l'on voudrait saisir de l'interprétation à donner à l'article 5 du traité de Prague. Nous donnons cette version sous toutes réserves.

C'est en Angleterre, le pays de l'Europe réputé le plus libéral d'après certaines personnes, qu'il existe le plus d'abus et d'anomalies. Chez nous, depuis 1789, toute distinction religieuse est abolie en matière politique, ce n'est que depuis deux ans qu'en Angleterre un juif peut faire partie des Chambres. Un bill d'abolition du serment dans les universités, ayant pour l'objet d'admettre tous les élèves aux privilèges des universités sans distinction de culte, a été proposé à la chambre des lords, et rejeté par 74 voix contre 28.

Les nouvelles du Mexique abondent aujourd'hui, plus navrantes les unes que les autres, soit qu'elles nous révèlent des détails inédits sur les derniers moments de Maximilien, soit qu'elles nous dépeignent l'état de sanglante anarchie où se trouve plongé ce pays d'autant plus malheureux qu'il n'entrevit un instant une ère meilleure, que pour retomber de plus haut dans l'abîme.

Dans la ville de Queretaro qui a vu la fin du règne et de la vie de Maximilien, écrit-on de New-York le 13 juillet, au Morning-Herald, il y a environ 2,000 personnes exécutées depuis le 15 mai. Exécutées ! c'est-à-dire arrêtées, emprisonnées, condamnées sommairement sans

interrogatoire, sans jugement, sans aucune preuve. Quel est leur crime ? d'avoir soutenu l'empire. Les victimes se sont des Anglais, des Allemands, des Français, des Américains. ... A Mexico, il n'y a plus rien qui protège la vie, ni la propriété des citoyens, il n'y a plus de tribunaux, plus d'autre gouvernement que celui du sabre et le sabre mexicain, c'est toujours la machet, c'est-à-dire ce instrument bêtard, à fil ébréché, qui nache au lieu de couper. Chaque petit bandit fait la loi dans son propre voisinage. Le Mexique est devenu un enfer terrestre. » Nous devons ajouter un trait caractéristique à ce hideux tableau : « La vengeance de Juarez est aussi tombée sur le clergé ; on a forcé les prêtres à quitter leur costume ; le porter, c'est s'exposer à la mort ; un millier de religieuses ont été jetées sur le pavé de Mexico, se trouvant à la merci d'une soldatesque brutale et victorieuse. »

Et maintenant l'heure de la Justice semble avoir déjà sonné dans l'histoire : « La plus grande malédiction pour le Mexique, lisons-nous dans le Globe, c'est d'être abandonné à lui-même. »

Une correspondance de la Nouvelle-Orléans, adressée au Morning-Post, reproche à M. Johnson et à M. Seward de n'avoir fait aucun effort sincère, honnête et énergique, pour sauver la vie de l'Empereur ; s'ils s'étaient donné la peine de le faire, il serait encore vivant ! »

Une autre correspondance confirme ce qui a déjà été raconté de la sérénité d'âme montrée par Maximilien au moment suprême : « L'Empereur avant de se rendre au lieu de l'exécution, demanda un bon cigare, au prince de Salm-Salm, il marcha ensuite tranquillement vers la place, comme s'il se fût agi d'une promenade. Il a demandé que son corps fut envoyé à Miramar et il a prié les soldats de ne pas lui mutiler la figure. Le bruit court que Escobedo se serait approché du corps après qu'il eût été recouvert d'un linceul et l'aurait frappé, à diverses reprises, avec une cravache. »

La chose a un caractère trop odieux, ajoute le correspondant, pour qu'on puisse

croire. Nous ferons observer, nous, qu'il faut que la réputation de lâche cruauté de cet Escobedo soit bien établie pour qu'on ose même lui attribuer une action aussi infâme !

J. REBOUX.

P. S. — Voir à nos dernières nouvelles l'importante dépêche de Berlin qui nous est adressée cette après-midi par l'Agence Havas.

On écrit de Bruxelles, 24 juillet :

« Le roi des Belges a vu le sultan, mais dans des conditions tout autres que celles qui avaient été annoncées. L'entrevue devait avoir lieu à Gand hier soir, à huit heures, et c'est à Liège qu'elle a eu lieu, à une heure de la nuit. Ce retard a été dû à l'agitation de la Manche, que le Grand-Turc n'a pas osé braver, de peur du mal de mer. Il a donc retardé son embarquement à Douvres, et il était minuit trois quarts quand le chemin de fer de Calais à Liège l'a amené dans cette dernière ville avec une suite de soixante personnes. Depuis une couple d'heures, le roi y était arrivé avec son frère le comte de Flandre. Les ministres belges ont assisté à l'entrevue et au souper, ou plutôt au déjeuner qui l'a suivie, et qui n'a offert d'autre particularité que la voracité des dignitaires turcs, qui se servent peu de la fourchette et du couteau, mais en revanche ne se gênent pas pour mettre les doigts dans les plats. Vers trois heures, le sultan quitta Liège pour se rendre en Allemagne, et le roi retourna au camp de Beverloo. »

Je ne crois pas que cette entrevue nocturne ait quelque signification politique, quoique certaines personnes pensent que le sultan, se rappelant la haute réputation de sagesse du roi Léopold 1<sup>er</sup> a cru que son successeur devait avoir hérité de ses qualités, et a voulu le consulter sur la question orientale ; on ajoute que Léopold II pourra, dans un temps rapproché, être appelé à se prononcer comme arbitre de cette question. Je vous donne ce bruit pour ce qu'il vaut, laissant à l'avenir le soin de décider ce qu'il y a de vrai là-dedans.

Quoi qu'il en soit, le public se préoccupe beaucoup moins de cette entrevue que de celle de nos gardes civiques avec le peuple anglais.

Après avoir passé une quinzaine de jours à Londres, plus de deux mille membres de notre milice citoyenne sont revenus hier dans leur pays, pleins de re-

connaissance pour la réception qui leur a été faite. Témoin oculaire de cette longue suite d'ovations que mes concitoyens ont reçues depuis le moment où ils ont mis le pied sur le sol anglais jusqu'à la dernière minute de leur séjour, je m'avoue impuissant à donner même une idée de cette indescriptible réception. Peuple, bourgeois, noblesse, rîflemen, armée, toutes les classes, toutes les catégories de la population ont été unanimes dans leurs chaleureuses manifestations de sympathie, et il a été bien prouvé qu'en se posant en toute occasion en protecteur de la nationalité belge, le gouvernement anglais est bien réellement l'organe de la nation.

Telle a été l'impression causée par la visite des Belges à Londres, qu'elle a rejeté à l'arrière-plan la visite du sultan ; ce n'est certes pas un symptôme peu caractéristique de notre siècle que de voir la présence du Grand-Turc dans la capitale d'un état chrétien éclipsée par l'arrivée d'une poignée de soldats-citoyens d'une petite nation. Aussi en Belgique apprécie-t-on toute la valeur politique de cet épisode qui marquera dans notre jeune histoire. — J. MAHIAS.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ANGLETERRE.

Londres, 26 juillet, 1 h. mat.

Chambre des Lords. — Le bill d'abolition du serment dans les universités, ayant pour objet d'admettre tous les élèves aux privilèges des Universités sans distinction de culte, est rejeté par 74 voix contre 28. La Chambre des Communes avait adopté ce bill.

ALLEMAGNE

Nuremberg, 26 juillet.

Le Sultan est arrivé hier soir quelques instants après 10 heures S. M. a reçu les hommages du prince Adalber de Bavière et du prince de Hohenlohe. Une foule nombreuse assistait à cette réception et a acclamé le Sultan. Le Sultan partira aujourd'hui à midi.

PRUSSE.

Berlin, 25 juillet, 8 h. soir.

Le Moniteur prussien annonce que l'ordre de l'Aigle-Noir a été conféré à M. de Moustier et aux maréchaux Canrobert et Regnaud de St-Jean-d'Angély. La Gazette de l'Allemagne du Nord constate l'accord complet de la Prusse avec

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 28 JUILLET 1867.

— 15 —

### L'ANGE

DES

## FRONTIÈRES

— IX —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 26 juillet).

Les Indiens arrivaient et la forêt parut en fourmillier.

— Quel est donc leur chef ? répliqua Peterson.

— Voyez-vous ce coquin qui se tient un peu à l'écart, caché derrière cet arbre ?

— Oui, mais il n'est pas habillé comme un chef.

— Ce n'est pas un chef non plus. Ne le connaissez-vous pas ?

— Non ! je ne l'ai jamais vu.

— Mais si ; ce paroissien-là, c'est le sieur Thomas Mac Gable, dont vous dési-

rez si ardemment et depuis si longtemps faire la connaissance. »

Au nom de cet infâme renégat, il se produisit une grande sensation parmi les blancs. Abbot, Mansfield, d'autres se montraient avides de le voir à travers les meurtrières, et l'indignation la plus violente éclata de toutes parts.

« Je pourrais pourtant bien l'atteindre ! » chuchotait Peterson à Mansfield.

Et il suivait de l'œil la ligne partant de sa carabine.

« Ne faites pas cela, ne faites pas cela ! dit notre héros. Souvenez-vous de votre promesse à Abbot !... »

— Vous n'avez rien à craindre. Le fusiller ! ce serait trop bon pour lui ! Il faut bien qu'il apprenne, avant de crever, ce que les blancs pensent de lui. »

Les marches, le défilé, et les contre-marches des Indiens duraient déjà depuis quelque temps, quand on entendit le commandant du fort s'écrier :

« Attention ! nous allons entendre quelque chose tout à l'heure. »

— Juste ! comme je m'y attendais, répondit Dingle, Mac Gable va nous haranguer. »

En effet, on vit s'avancer dans la clairière le renégat, un chiffon blanc attaché à une baguette, au-dessus de sa tête, en signe de parlementaire. Il fit quelques pas en agitant son drapeau pour se faire

bien remarquer. Lorsqu'il fut à moitié chemin entre la forêt et le fort, il monta à son tour sur un tronc d'arbre renversé et commença son discours. En premier lieu, il conseillait aux blancs, en ami, de se rendre, leur démontrant la folie d'une résistance aussi inutile que désespérée contre une troupe infiniment supérieure, telle que celle qu'il avait derrière lui, et il donna sa parole d'honneur que si la garnison se rendait de bonne grâce, elle serait traitée avec humanité. S'exaltant par sa propre éloquence, il apprit aux blancs quel homme puissant il était, ce qu'il avait fait, ce qu'il ferait. Enfin, dans une habile et brillante péroraison, l'orateur des Peaux-Rouges, insinua que tout ce que les blancs avaient de mieux à faire était de ne pas lui résister, parce que, si la colonie ne voulait pas se rendre, il allait immédiatement la faire sauter, et que le tomahawk ferait justice de tout ce qui aurait vie dans le fort, hommes, femmes, et enfants !

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner à nos lecteurs le texte de cette magnifique harangue *in extenso* ; mais elle était quelque peu longue et diffuse, de sorte que nous devons nous contenter d'en donner cette analyse imparfaite.

Le renégat, ayant dit, s'assit majestueusement et attendit la réponse du com-

mandant. Ce dernier, sans se faire prier, s'avança hardiment sur la plate-forme, et, d'une voix dont Jenkins entendit les éclats formidables à quelques milles de distance, comme il l'a rapporté depuis, il s'écria :

« Tom Mac Gable, vous pouvez nous attaquer ; mais pour le reste, allez au diable ! »

X

LES SHAWNIES, LES ORATEURS, ET JENKINS.

Après cette réponse brève et énergique du commandant du fort, Mac Gable se leva, et, sans mot dire, se retira vers la forêt. Au bout de quelques instants de réflexion, les Indiens firent un mouvement de retraite et se dispersèrent dans la forêt.

« Que veut dire tout cela ? demanda Mansfield.

— Ils se sont retirés, et attendront la nuit avant de commencer leurs sinagrées, répondit Peterson. Nous n'en avons pas encore fini avec eux. »

Telle était l'opinion de tous ceux qui avaient quelque expérience de la guerre des Indiens. Quant à ces indigènes, ils étaient trop bien préparés et trop désireux de commencer l'attaque pour se contenter de rien moins que de prendre le fort.

La nuit commençait à devenir sombre ; le temps était froid et orageux. La pluie tombait à torrents et le vent la fouettait avec violence contre les murailles du fort. Les gémissements lugubres de la forêt, joints aux murmures des flots de l'Ohio, donnaient à cette scène un aspect de désolation. Le temps eût donc été des plus favorables pour les Indiens, si les éclairs qui sillonnaient à chaque instant le ciel n'eussent porté la terreur dans leurs âmes. En effet, la forêt et la clairière étaient par moments clairs comme en plein jour, et d'incessantes détonations de la foudre faisaient retentir l'air d'un bruit épouvantable. Pourtant, cette artillerie céleste encourageait les plus timides parmi les blancs et leur donnait une sorte de bravoure enthousiaste qui leur eût été inconnue en toute autre circonstance.

Dingle, Peterson, et les plus aguerris ne quittaient pas les embrasures. Tous savaient que l'orage leur était d'un grand secours ; il empêchait l'ennemi de mettre en œuvre un des moyens d'attaque les plus atroces : le feu.

Malgré ce temps épouvantable, les sentinelles continuaient de garder la clairière et les abords de la forêt. Ils savaient bien que le silence continu de leurs ennemis offrait plus de dangers pour eux qu'une démonstration ouverte. Quelque plan rudement conçu se couvait sans doute, et,